

Post-vérité

Jérôme Vérain

Vitam impendere vero (« Consacrer ma vie à la vérité »)
Devise de Jean-Jacques Rousseau ¹

« Commençons donc par écarter tous les faits. »
Jean-Jacques Rousseau,
*Discours sur l'origine de l'inégalité*²

Trois campagnes électorales récentes – à l’occasion du referendum sur le Brexit, en juin 2016, puis de l’élection présidentielle américaine, à l’automne suivant, et enfin de l’élection présidentielle française, en ce moment même – ont été marquées par un phénomène inédit : la prolifération, dans la bouche de certains candidats ou de leurs porte-parole, non seulement de mensonges (il n’y aurait rien là de bien nouveau), mais d’informations si fantaisistes ou d’assertions si outrancières que des termes spéciaux ont paru nécessaires pour les qualifier : les *fake news*. Elles ont ceci de particulier qu’elles semblent échapper par avance à la sanction du démenti. Les décodeurs de tout poil ont beau en démontrer la vacuité, leurs auteurs, loin d’en rougir, comme le ferait n’importe quel menteur pris en flagrant délit, affirment haut et fort leur légitimité à dire n’importe quoi, invoquant des “faits alternatifs” ³ que la presse arrogante des élites et la propagande des médias officiels, suppôts de la pensée unique et vendus au grand capital, s’échineraient à cacher au “peuple”. Nigel Farage peut donc promettre que la sortie de l’UE rapportera 350 millions de livres à la Sécurité sociale britannique, Donald Trump peut affirmer que Barack Obama est né au Kenya, Marine Le Pen peut soutenir que l’écu était une véritable monnaie ou que l’euro a coexisté avec le franc dès 1993 : aucun des trois, une fois la réalité des faits rétablie, ne juge convenable de reconnaître qu’il a proféré une énormité, et encore moins de s’en excuser.

On pourrait dérouler *ad nauseam* la liste des *fake truths* qui polluent régulièrement le débat public, en Grande-Bretagne, aux États-Unis, en France et ailleurs, et pas seulement dans le cadre des élections : depuis le “massacre de Bowling Green”, dans le Kentucky, perpétré en 2011 par des terroristes irakiens (qui n’a jamais eu lieu) ⁴, le réchauffement climatique qui se serait arrêté en 1998, la non-nocivité des perturbateurs endocriniens (défendue bec et ongles par les lobbyistes de l’industrie à Bruxelles), la responsabilité des centrales à charbon allemandes dans le pic de pollution parisien aux particules fines (qui, par définition, ne voyagent pas), ou celle des “tourterelles turques” venues de l’Est dans la propagation de la grippe aviaire (alors qu’il s’agit, malgré leur nom, d’une espèce sédentaire). Mais ce serait sans doute inutile, pour plusieurs raisons. D’abord, parce que le format dévolu à cette chronique n’y suffirait pas : le catalogue du *bullshit* est sans fin, et n’a sans doute pas fini de s’allonger. Ensuite parce que, et les auteurs de ces impostures le savent bien, la confiance de ceux qui ont la naïveté de les croire n’est en rien ébranlée par le travail des *fact checkers* : au contraire, la confrontation imposée avec la réalité est interprétée, selon une étonnante inversion logique, comme une preuve de l’acharnement du “système” contre le “parler vrai”. Les *fake news* visent par définition un public prêt à tout accepter, atteint de ce qu’on pourrait appeler une crédulité active : il refuse obstinément d’être détrompé, préférant la bulle cognitive d’une croyance erronée, mais réconfortante, à l’écoute d’une vérité souvent dérangeante. Comme le rappelle Hannah Arendt, « *le mensonge est souvent plus plausible, plus tentant pour la raison que la réalité, [car] la réalité a cette habitude déconcertante de nous mettre en présence de l’inattendu.* » ⁵ Exploitant cet auto-aveuglement jusqu’au cynisme, les responsables du Front national ont mis en place des sites de “décodage”... des décodeurs, mettant sur un pied d’égalité la vérification patiente et objective des faits et la propagation éhontée de l’insinuation, de l’approximation, de la calomnie. Donald Trump ne se prive pas non plus d’inverser la

réalité, en qualifiant régulièrement, dans ses fameux tweets, les grands organes de presse américains de *fake medias*. Le détournement lexical est d'ailleurs l'une des armes favorites des propagateurs de la désinformation. On sait comment Madame Le Pen brandit à tout bout de champ l'étendard de la "laïcité" pour mieux diffuser sa haine des musulmans, volontiers assimilés à des djihadistes. Comment elle prétend fédérer les "patriotes" pour lutter contre le "mondialisme", en un retour à peine déguisé à la rhétorique de Vichy (les véritables inspirateurs de son mouvement parlaient, dans les années quarante, de "cosmopolitisme"). Comment, même, elle appelle à "faire barrage" à Emmanuel Macron, reprenant à son profit une expression habituellement utilisée contre ce qu'elle incarne : l'extrême droite.

L'inversion des termes n'est pas la seule ressource du *bullshitter* professionnel. Une autre technique consiste, pour défendre son "camp", quand on lui oppose des réalités qui lui déplaisent, à évoquer des ignominies supposées équivalentes chez l'adversaire. Ainsi, dans les années quatre-vingt, les admirateurs inconditionnels de l'Union soviétique, quand on leur parlait des horreurs du goulag, révélées entre autres par Soljenitsyne⁶, avaient-ils coutume de répondre : « Allez donc voir en Turquie, on y torture aussi ! »⁷ La recherche et l'acceptation de la vérité est évidemment mise hors-jeu dans ce type de joute, où il s'agit seulement de "marquer des points". Elle fait penser à un match de tennis dont les protagonistes s'agitent de chaque côté du filet, multipliant les *lobs*, les amortis et les *smashes*, mais en jouant... sans balle. Dans ces affrontements où rien ne répond à rien, le contenu s'efface au profit du pur rapport de force, comme dans ces procès sans preuves décisives où l'on est contraint de s'en remettre, pour juger de l'innocence ou de la culpabilité de l'accusé, à la confiance faite aux témoins et à la conviction intime des jurés. Faute de *convaincre* par la référence incontestable au vrai, on tente de *persuader* par l'affect.⁸ Dans cette conception judiciaire de l'établissement de la vérité, le vrai se confond avec l'attesté, et l'attesté dépend de qui le profère : « Croyez le porteur », comme dit une vieille locution.

*

Ce qui caractérise avant tout cette ère de la post-vérité⁹ dans laquelle il semble que nous soyons entrés pour de bon est donc, au delà de la multiplication exponentielle des mensonges, la légitimité nouvelle dont ils semblent bénéficier. Dans un ouvrage qui vient – opportunément – d'être réédité¹⁰, Harry G. Frankfurt explique la différence de nature qui sépare le bonimenteur moderne, le bateleur d'estrade, l'enfumeur d'écrans, de colonnes et de micros, du menteur traditionnel. Ce dernier ne déforme la réalité que dans un but bien particulier (qui peut d'ailleurs, parfois, être louable, ou compréhensible) et fait donc tous les efforts possibles pour qu'on le croie jusqu'au bout : il ne craint rien tant que d'être démasqué. Il partage en un sens, avec celui qui s'en tient aux discours véridiques, une sorte de respect de la vérité : son mensonge doit être vraisemblable, et donc compatible avec elle. C'est en ce sens peut-être que Platon, dans un dialogue de jeunesse¹¹, fait préférer par Socrate les intelligentes supercheries d'Ulysse aux colères aveugles d'Achille : les secondes, bien que sincères, sont beaucoup plus dangereuses et dévastatrices. « *Le fait de prononcer des mensonges*, dit H. G. Frankfurt, *ne rend pas une personne incapable de dire aussi la vérité – ce qui est le cas pour celui qui raconte des conneries. À cause de l'indulgence excessive dont il bénéficie, le baratineur finit par ne plus prêter attention à ses propres assertions, de sorte que son sens des réalités a tendance à s'atténuer, voire à s'évanouir.* » Alors que le menteur, à sa manière, tient compte des « faits avérés », et respecte les « règles du jeu », ne serait-ce que pour les transgresser, le baratineur s'en affranchit totalement : il ne falsifie pas seulement le réel, il le truque et le dénie, il substitue ses constructions au monde réel. Il est par conséquent « un plus grand ennemi de la vérité que le menteur », et les conséquences de son entreprise sont incomparablement plus néfastes.

L'une des moindres, s'agissant de la vie démocratique, n'est pas la tentation de l'électeur d'adopter la stratégie de "l'essai" : faute de pouvoir déterminer qui a raison, dans un débat où la vérité est éclipsée, d'où le souci même de vérité a disparu, il se résout à "essayer" le seul parti qui n'a pas encore exercé le pouvoir, persuadé qu'il pourra le reprendre si l'expérience tourne mal. Un peu comme ces enfants qui démontent un réveil pour en examiner les rouages, et s'aperçoivent trop tard, quand l'explosion des ressorts a dispersé les pièces aux quatre coins, qu'ils ne pourront pas le remettre en état.

Ce qui est en jeu n'est donc pas – ou pas seulement – le combat au quotidien contre les fausses informations, mais la question du rapport pernicieux – ou plutôt de l'absence de rapport – à la vérité, qui est en train de s'installer. La post-vérité n'est d'ailleurs peut-être que l'aboutissement, le dernier avatar, d'un courant plus profond et plus ancien : le relativisme à tout crin (« toutes les vérités se valent ») et les négationnismes de tous ordres (« ce qui est réputé vrai pourrait être faux ») ont abouti à ce que la vérité, « *ce mot qui fut grave, a tendance aujourd'hui à se dissoudre* ». ¹² Pour mesurer ce que nous sommes peut-être au bord de perdre, il faut s'interroger sur ce qu'a été ce rapport jusqu'ici, dans la culture occidentale. Schématiquement, on pourrait distinguer trois figures principales.

Dans la plus ancienne, celle de la tradition grecque, le rapport à la vérité est à la fois modeste et ambitieux. L'*aletheia*¹³ n'est nullement un absolu, une divinité régnant avec les autres, dans l'Olympe, à laquelle il faudrait rendre un culte : plutôt une valeur cardinale, un horizon vers lequel se tourner. Platon, par exemple, n'en fait pas une "Idée", une "essence" ou une "forme intelligible", au même titre que le Beau, le Bien ou le Juste. La recherche honnête et patiente de la vérité serait plutôt un principe, ou un devoir, qui motive et définit à la fois la tâche du philosophe. Tâche longue et désintéressée, qui se distingue par là de la virtuosité des sophistes, toujours soucieux d'effets et de profits immédiats, précurseurs des *bullshitters* contemporains. Tâche ingrate également, qui n'est donc à la portée que des sages. Les stoïciens préciseront de ce point de vue que la *vérité*, toujours complexe et difficile à appréhender, se différencie radicalement du *vrai*, en général simple et facile à établir, donc accessible à tous.

La seconde figure, celle de la tradition chrétienne, a introduit une rupture fondamentale avec cette visée tout humaine. Elle représente, en un sens, le premier congé donné à la vérité, dans la mesure où l'intelligence du monde est désormais subordonnée à la foi : « *On ne peut parvenir à ce qu'il faut comprendre sans croire préalablement à ce qu'il faut croire.* »¹⁴ Il n'y a donc de vérité qu'en Dieu, une « *vérité souveraine et substantielle* » qui est « *hors de toute atteinte. Nous ne pourrions parvenir jusqu'à elle, nous y établir entièrement, nous y attacher solidement, que quand ce corps corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et ce corps mortel, l'immortalité.* »¹⁵ Seul le mensonge, qui pollue la pureté de l'âme, est donc condamnable, lorsqu'il est délibéré¹⁶. Quant à l'erreur, elle est au contraire pardonnaible ici-bas, puisqu'inévitable dans notre condition de pauvres mortels. On comprend pourquoi les rapports de l'Église avec la science, réputée moins importante que le dogme, furent longtemps difficiles : en 1681 encore, Bossuet¹⁷ préférait soutenir que le monde avait bien été créé quatre mille ans seulement avant Jésus Christ, à rebours des évidences déjà établies en son temps, plutôt que de remettre en question la lettre de la Bible. L'évêque de Meaux, dans son intransigeance doctrinaire, préfigure ce rapport désinvolte à la vérité qui fait toujours passer la fidélité au dogme avant l'acceptation du réel.

Il est d'usage de voir en Descartes l'initiateur d'un troisième type de rapport au vrai, qui est resté au cœur de la pensée et de la méthode scientifiques modernes. Le *Discours de la méthode* inaugure, au grand scandale de l'Église, la conception, plus humaine et plus humble, d'une vérité qui nous est bien accessible, pourvu que nous fassions usage de notre raison. Le processus constant de vérification, cher aux *fact checkers*, est au cœur de cette troisième figure, qui renoue en un sens avec l'idéal grec.

La seule limite de cette méthode est qu'elle limite l'ambition à la connaissance des *faits*, dont nous ne pouvons espérer épuiser la vérité, pour deux raisons. D'abord, parce qu'ils sont innombrables, et que leur compréhension sera toujours provisoire : ce qui nous paraît vérité aujourd'hui se révélera erreur demain, et ainsi de suite au fur et à mesure que nous progresserons. Leibniz soutiendra lui aussi qu'à la différence des "vérités de raisonnement", celles de la logique, qui sont "nécessaires" et incontestables (elles n'ont pas d'opposé, sinon l'absurde), les "vérités de fait", au contraire, sont *contingentes* et *infinies*. La première caractéristique signifie que ce qui est arrivé aurait pu tout aussi bien ne pas se produire, ou se produire autrement : c'est ce qui "justifie" la formule apparemment absurde du "fait alternatif". La seconde implique que Dieu seul peut les appréhender simultanément et en totalité : pour l'homme, le vrai sera toujours relatif, et ne sera jamais que du faux corrigé. « *Toutes nos erreurs sont des jugements téméraires, et toutes nos vérités [...] sont des erreurs redressées* », selon la formule d'Alain¹⁸.

L'autre raison tient à la nature finie de l'intelligence humaine, prisonnière des catégories mentales qu'elle utilise, et du caractère imparfait de ses perceptions. Selon Locke¹⁹, moins confiant que Descartes dans les pouvoirs infinis de la "raison", notre entendement doit se contenter, pour fonctionner, du jeu des "essences nominales", "l'essence réelle" des choses lui échappant irrémédiablement.

*

Malgré ses limites, cette soumission au réel, à la sanction de la preuve, continue d'imprégner nos consciences. Elle est même érigée, pour quiconque accepte de réfléchir et de s'informer honnêtement, en une sorte d'impératif moral : l'examen objectif, et c'est heureux, a majoritairement triomphé de l'injonction théocratique au *croire-sans-comprendre*, au *croire-avant-de-comprendre*.

Cependant, la raison profonde de cette évolution n'est peut-être pas, malgré les apparences, d'ordre seulement éthique. Car ce qui nous impose le vrai comme visée ne se limite pas à une sorte de "devoir" personnel, au fameux impératif kantien. Tout au contraire. La dialectique platonicienne indique déjà que la poursuite de la vérité ne saurait être individuelle : elle ne peut être pratiquée que dans l'échange et la conversation, dans l'espace apaisé et de bon aloi où l'on progresse de concert, et non dans l'arène des tribunaux ou de l'assemblée. Comme le formule si bien Merleau-

Ponty, « *notre rapport au vrai passe par les autres.* »²⁰ Pour Husserl, de même, « *la vérité [...] est moins une valeur par elle-même que la pierre de touche de la co-appartenance concrète de chacun à tous.* »²¹

Peut-être peut-on comprendre par là pourquoi certains penseurs, et non des moindres, prennent leurs distances avec le principe de vérité. Le cas de Rousseau est à cet égard exemplaire. D'un côté, il prétend « *consacrer sa vie à la vérité* », et l'on sent qu'il n'est pas loin d'y mettre une majuscule. Mais d'un autre, il s'autorise avec elle toutes les libertés, choisissant d'« *écarter tous les faits* » pour développer ses théories, quitte à sombrer par moments dans l'élucubration : il évoque par exemple, comme « *très vraisemblable* », l'hypothèse qu'il existe « *des peuples entiers qui ont des queues comme les quadrupèdes* »²². Adeptes précoces du « fait alternatif », il préfère le « paradoxe » au « préjugé ». Sans doute parce qu'il veut jouir *seul* de cette Vérité déifiée, de cet absolu aussi inaccessible que le Dieu des chrétiens.

C'est également dans une perspective politique que Nietzsche vitupère la méthode socratique : « *Avec la dialectique, c'est la plèbe qui prend le dessus. [...] Ce qui a besoin d'être prouvé ne vaut pas grand-chose. Partout [...] où l'on ne donne pas de "raisons", mais des ordres, le dialecticien est une sorte de pitre : on s'en amuse, on ne le prend pas au sérieux.* »²³

Lignes terrifiantes, qui rappellent la remarque de Descartes sur cet amour de la vérité qui nous trompe (nous Trump ?) souvent, par l'élan qu'elle suppose et qui nous pousse à négliger les détails, à vouloir aller trop vite. L'impatience de savoir ouvre de larges voies au bonimenteur, qui assène avantageusement ses jugements simplistes et se moque à bon compte de celui qui tente d'explicitier les nuances et les contradictions d'un problème complexe. On jurerait que Madame Le Pen, se gaussant des phrases d'Emmanuel Macron « auxquelles elle ne comprend rien », a lu l'auteur du *Gai Savoir*.

Ce procès fait à la vérité comme absolu, ou comme principe, sera pourtant repris au siècle dernier par Michel Foucault, sur les brisées, justement, de Nietzsche : l'auteur des *Leçons sur la volonté de savoir*²⁴ se demande si « *la volonté de vérité n'exerce pas, par rapport au discours, un rôle d'exclusion analogue à celui que peut jouer l'opposition de la folie et de la raison, ou le système des interdits.* » Curieuse hypothèse. Il est vrai que le vrai *exclut* le faux (depuis Aristote et le tiers exclu), mais si le prétendu « parti des exclus » prétend en profiter pour brandir la bannière du mensonge, va-t-on lui donner raison, et surtout le laisser accéder au pouvoir ?

L'enjeu, finalement, est bien politique. Si confondre le pouvoir et la vertu s'est souvent révélé dangereux, prétendre dissocier radicalement la politique et la morale²⁵ ne l'est pas moins. Citons Helvetius : « *L'indifférence pour la gloire et la vérité produit stagnation dans les âmes et dans les esprits.* »²⁶ On peut se demander si la recherche et l'acceptation par avance de la vérité – au moins comme principe –, fût-elle imparfaite et provisoire, n'est pas consubstantielle à la démocratie : se soumettre aux postures et aux grimaces de la post-vérité, c'est accepter une *post-factual democracy*, une démocratie qui n'en sera plus une. Helvetius encore : « *Avant l'accouchement, on ne prédit pas la naissance des monstres.* »

6 mai 2017. *Inédit. DR.*

Jérôme Vérain est membre du comité de rédaction.

Notes

1. La formule est empruntée à Juvénal (*Satires*, IV, v. 91). Rousseau la cite dans la *Lettre à D'Alembert* (« Voilà la devise que j'ai choisie »), ainsi que dans les *Lettres sur la montagne* et dans la quatrième promenade des *Rêveries d'un promeneur solitaire*. On pourrait aussi la traduire par « consacrer sa vie au vrai », ce qui, comme on va tenter de le rappeler dans cette chronique, n'est pas tout à fait la même chose.

2. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1755 (« Intégrales de philo », Fernand Nathan, 1981, p. 46). Rousseau préfère les « raisonnements hypothétiques » et les « conjectures tirées de la seule nature de l'homme » aux prétendues « vérités historiques », et « la nature qui ne ment jamais » aux livres des savants, « qui sont menteurs ».

3. Terme inventé par Sean Spicer, porte-parole de D. Trump, qui avait avancé, contre toute évidence, que les cérémonies d'investiture avaient réuni une foule sans précédent dans l'histoire américaine.

4. Évoqué par Kellyanne Conway, conseillère de D. Trump, pour justifier les décrets anti-immigration. Or, aucune tuerie n'a jamais affecté cette paisible bourgade (*Le Monde*, 3 février 2017).

5. « Vérité et politique », 1964.

6. *L'Archipel du Goulag*, d'Alexandre Soljenitsyne, parut à Paris en 1973, avec l'écho que l'on sait.

7. Le coup d'État militaire du 12 septembre 1980, soutenu par les États-Unis, se traduisit effectivement en Turquie, entre autres, par le recours massif aux arrestations arbitraires, aux exils forcés et à la torture.

8. C'est Pascal qui théorise la distinction convaincre/persuader dans *De l'art de persuader* (Éditions Pédagogie moderne, 1979).

9. Le terme de *post-truth* a été élu « mot de l'année 2016 » par le *Oxford Dictionary*, et *The Economist* a fait figurer l'expression *post-truth politics* à sa une, en septembre dernier. Il semble qu'elle ait été inventée par l'ancien rédacteur en chef du magazine environnementaliste *Grist*, David Roberts, il y a quelques années.

10. *De l'art de dire des conneries (On Bullshit)*, 2005 ; rééd. Mazarine, trad. Didier Sénécal, 2017. Harry G. Frankfurt, spécialiste de philosophie morale, est professeur émérite à l'université de Princeton.
11. *Hippias mineur*.
12. Pierre Vidal-Naquet, *Les Assassins de la mémoire* (La Découverte, 1987).
13. Littéralement la « sortie de l'oubli » (*lethê*), c'est-à-dire de la confusion, des ténèbres de l'erreur.
14. Saint Augustin, *Sur le mensonge*, ch. VIII (Librio, 2016).
15. *Ibid.*, ch. XIX.
16. « C'est d'après la disposition de l'âme qu'il faut juger. » *Ibid.*, ch. IV.
17. Dans son *Discours sur l'histoire universelle*.
18. *Vigiles de l'esprit*.
19. John Locke, *Essai sur l'entendement humain*, 1690.
20. Maurice Merleau-Ponty, *Éloge de la philosophie*, Gallimard, 1965.
21. Anissa et Pierre-Henri Castel, « La vérité », *Notions philosophiques II*, Folio Essais, Gallimard, 1995, p. 351, à propos des *Méditations cartésiennes* de Husserl.
22. Note j, annexée au *Discours sur l'origine de l'inégalité*.
23. Cité par Anissa et Pierre-Henri Castel, *op. cit.*, p. 384 (extrait du *Crépuscule des idoles*).
24. 1971 ; rééd. Gallimard-Seuil, 2011.
25. Comme le fait André Comte-Sponville, affirmant qu'« en politique, l'échec est plus grave que le mensonge » (*Le Monde*, 3 avril 2017).
26. *De l'homme*, 1773.